

AYODHYĀ ET MITHILĀ
DANS LES TEXTES CANONIQUE DU BOUDDHISME ANCIEN

Ayodhyā et Mithilā, ces deux villes de l'Inde antique célèbres pour avoir été les capitales respectives des Etats des Kosala et des Videha, où régnaient respectivement Daśaratha et Janaka, pères des deux héros du *Rāmāyaṇa*, Rāma et Sīta, ne sont pas ignorées des textes canoniques du bouddhisme ancien, plus précisément de ceux qui appartiennent à la classe des sermons ou *sūtra*.

Ayodhyā n'y apparaît que deux fois, et dans des circonstances tellement analogues que l'on est tenté de regarder les deux récits où elle figure comme deux versions d'une même histoire. Dans les deux cas en effet, le Bouddha est assis avec ses moines au bord du cours d'eau qui baigne la ville et, montrant à ses disciples un objet qui flotte, emporté par le courant, il tire de cette vision un enseignement concernant la nature illusoire, dépourvue de substance, de la personne humaine, ou les tribulations qu'elle subit à travers les existences successives. L'objet flottant en question est un petit tas d'écume dans le *Phenasutta*¹, un morceau de bois dans le *Dārukkhandha-sutta*². Le premier de ces deux *sutta* nous est parvenu dans sa version pâlie et dans trois versions chinoises appartenant à des sectes différentes. Le second nous a été transmis dans sa version pâlie et dans une seule version chinoise, mais la même scène est placée ailleurs, à Kimbilā, dans un autre *sutta* pâli portant le même titre et au pays des Magadha dans un autre texte en traduction chinoise³.

Ayodhyā étant l'une des principales villes saintes des brahmanistes depuis l'Antiquité, sa position géographique est bien connue: elle se trouve à 150 km au nord d'Allahabad, tout près et à l'est de Faizabad,

1. *Samyutta-nikāya*, édition de la Pali Text Society (= P.T.S.) vol. III, p. 140; *Samyukta-āgama*, édition de Taishō Issaikyō (= T.I.) n. 99, p. 68b; n. 105, p. 501a; n. 106, p. 501c.

2. *Samyutta-nikāya*, P.T.S. vol. IV, p. 179; *Samyukta-āgama*, T.I. n. 99, p. 314c.

3. *Samyutta-nikāya*, P.T.S. vol. IV, p. 181; *Ekottara-āgama*, T.I. n. 125, p. 758c.

sur la rive droite de la Gogra, anciennement nommée Sarayū, l'un des principaux affluents du Gange. Or, les deux *sūtra* mentionnés ci-dessus, dans toutes leurs versions, aussi bien chinoises que pâlie, appellent Gaṅgā, c'est-à-dire Gange, le cours d'eau au bord duquel le Bouddha et ses disciples sont assis, et ce fait a troublé quelque peu les historiens modernes du bouddhisme⁴. En fait, cette petite difficulté est aisément résolue quand on se souvient que le mot *gaṅgā* peut être employé, non seulement pour nommer le grand fleuve qui arrose Allahabad, Bénarès et Patna, mais aussi comme nom commun pour désigner l'un ou l'autre de ses principaux affluents, dont la largeur est analogue à la sienne. C'est justement le cas de la Gogra en face d'Ayodhyā, et l'on comprend alors que cette large rivière ait pu être appelée *gaṅgā* par les anciens auteurs bouddhistes, comme elle le fut du reste, plusieurs siècles plus tard, par le grand voyageur chinois Hiuan-tsang⁵.

On est surpris du peu de place tenue par cette ville, si célèbre par ailleurs, dans les anciens textes bouddhiques, puisqu'elle n'a inspiré à leurs auteurs que deux *sūtra* assez courts et ne traitant que des sujets doctrinaux très rebattus. En outre, ce n'est aucunement la gloire de l'antique cité d'Ayodhyā qui les a conduits à choisir celle-ci comme lieu de cette double prédication, mais seulement sa situation au bord de l'un des principaux affluents du Gange, encore cette raison est-elle si peu déterminante que le second sermon est aussi placé en deux endroits différents et très éloignés de cette ville par deux de ses versions. S'il n'est certes pas impossible que le Bouddha ait fait halte en ce lieu et y ait adressé à ses disciples ces deux sermons, rien ne nous oblige pourtant à croire fermement que ces deux *sūtra* racontent fidèlement des faits historiques, et nous sommes plutôt porté à penser qu'ils sont tous deux les purs produits de l'imagination de moines vivant un ou deux siècles après le Parinirvāṇa. Le *Phena-sutta*, dont les quatre versions, une pâlie et trois chinoises, s'accordent toutes sur la localisation à Ayodhyā comme sur l'essentiel de la prédication, est sans doute plus ancien que l'autre et sa version primitive, dont dérivent les quatre qui nous en ont été conservées, peut dater de la fin du quatrième siècle avant notre ère.

L'histoire de Rāma, qui a donné son thème à la fameuse épopée du *Rāmāyaṇa*, est contée aussi dans les *Jātaka*, ces légendes des vies antérieures du Bouddha, en version chinoise comme en version pâlie⁶. Ce-

4. G. P. MALALASEKERA, *Dictionary of Pali Proper Names*, London, 1960, vol. I, p. 165; E. J. THOMAS, *The Life of Buddha as Legend and History*, London, 1949, p. 15; B. C. LAW, *Historical Geography of Ancient India*, Paris, 1954, pp. 67-68.

5. *Ta t'ang si yu ki*, T.I. n. 2087, p. 896b; *Ta t'ang kou san tsang hiuan tsang fa che hing tchouang*, T.I. n. 2052, p. 215c; Th. WATTERS, *On Yuan Chwang's Travels in India*, London, 1904, vol. I, p. 354.

6. *Dasaratha Jātaka*, *Jātaka* n. 461, P.T.S. vol. IV, p. 123; Ed. CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues tirés du Tripiṭaka chinois*, Paris, 1910-1935, rééd. 1962, t. III, p. 1; t. IV, p. 197.

pendant, ces dernières contiennent des différences assez importantes par rapport à l'épopée sanskrite. En particulier, Ayodhyā n'y est pas nommée, le roi Daśaratha régnant à Bénarès dans le récit en pāli et, plus vaguement, sur le Jambudvīpa ou continent méridional dans la traduction chinoise.

Il apparaît donc clairement que, pour les anciens bouddhistes auxquels on doit la composition des textes canoniques des diverses écoles antiques, la cité d'Ayodhyā n'était qu'une bourgade sans importance. Cela est confirmé par le fait qu'elle ne figure jamais sur les listes des grandes villes de l'Inde que nous donnent assez souvent les *Sūtra-piṭaka* et les *Vinaya-piṭaka* émanant des sectes les plus diverses⁷. Il semble même bien que les versions de la légende de Rāma dont les anciens bouddhistes ont eu connaissance n'établissaient aucune relation entre ce héros et la ville d'Ayodhyā. Tout cela est d'autant plus troublant que ces bouddhistes des premiers siècles connaissaient fort bien le royaume des Kosala, celui-là même auquel le *Rāmāyaṇa* donne Ayodhyā pour capitale. Au temps du Bouddha, c'est Śrāvastī, dont les imposants vestiges ont été retrouvés au village de Maheth, à 80 km au nord d'Ayodhyā, qui était la capitale des Kosala. Le roi Prasenajit, grand ami du Bienheureux, y résidait et cette ville, l'une des principales cités du bassin du Gange à cette époque, centre de l'un des deux plus puissants Etats de cette région, était le séjour préféré du Bouddha. En tant que capitale des Kosala, elle avait remplacé depuis peu la ville de Sāketa, bien connue, elle aussi, des auteurs bouddhistes et qui était située, très probablement, aux environs d'Ayodhyā, si près même de cette dernière qu'on a pu se demander si ces deux cités n'en faisaient pas qu'une seule ayant porté, successivement ou non, ces deux noms, ou si l'une d'elles n'était pas une partie de l'autre⁸. Ces deux hypothèses pourraient certes fort bien expliquer l'ignorance presque totale et si surprenante des auteurs bouddhistes en ce qui regarde Ayodhyā, la ville étant désignée le plus souvent par eux sous son autre nom de Sāketa. Cependant, il semble qu'ils distinguaient assez nettement les deux agglomérations, ce qui laisse à entendre soit que Sāketa était distante d'Ayodhyā, soit que cette dernière n'était plus, vers l'époque des Maurya, qu'un quartier de la première.

Mithilā, capitale du pays des Videha, où avait régné Janaka, le père de Sītā selon le *Rāmāyaṇa*, est beaucoup mieux connue des anciens textes bouddhiques. Elle était cependant située, pour autant que nous le sachions, dans une région bien plus éloignée qu'Ayodhyā des grands centres urbains fréquentés par le Bouddha et par ses disciples des premières générations, comme Śrāvastī, Rājagṛha, Vaiśālī et Kauśāmbī. On s'accorde en effet à la placer là où se trouve aujourd'hui la bourgade de

7. Seule, l'une des six versions du *Mahāparinirvāṇa-sūtra*, T.I. n. 7, p. 200c, nomme Ayodhyā parmi les grandes cités de l'Inde où le Bouddha aurait pu entrer en *parinirvāṇa*, mais elle ne mentionne pas Sāketa à cette occasion.

8. Voir les références de la note 4 ci-dessus.

Janakpur, en territoire népalais mais tout près de la frontière indienne, à 140 km au nord-nord-est de Patna et 120 km au nord-est de Vaiśālī⁹, alors qu'Āyodhyā était, nous l'avons vu, très proche de Sāketa et par conséquent de la grande route menant de Śrāvastī à Kauśāmbī. Il est vrai que les princes qui y avaient fixé leur capitale étaient, au temps du Bouddha, jugés assez puissants par ceux des pays voisins pour nouer avec eux des alliances matrimoniales. En particulier, Bimbisāra, roi des Magadha et grand ami du Bienheureux, avait épousé une de leurs filles, qui devint la mère de son successeur Ajātaśatru, lequel fut pour cela surnommé Vaidehīputra, c'est-à-dire « fils de la (princesse) des Videha »¹⁰. A cette époque, Mithilā, connue par toutes les sources bouddhiques anciennes comme étant la capitale de ce dernier peuple, était donc une ville dont l'importance politique répondait à la prospérité économique, mais, comme nous le verrons plus loin, cette situation se détériora très vite par la suite.

Deux *sūtra* seulement localisent à Mithilā des événements de la vie du Bouddha, mais ils ont un caractère très différent de celui des deux textes canoniques dont l'action est située à Āyodhyā. Selon le *Makhādeva-sutta*¹¹, le Bienheureux séjournait dans le bois de manguiers (*āmravana*, pâli *ambavana*) de Mahādeva (Makhādeva en pâli), à l'est de la ville précise l'*Ekottara-āgama* en traduction chinoise, quand, à un certain endroit de sa promenade, il sourit. Aussitôt, son fidèle disciple Ānanda, qui l'accompagnait, lui en demanda la raison. Le Bienheureux lui raconta alors l'histoire d'un roi nommé Mahādeva (Makhādeva dans la version pâlie) qui avait régné à Mithilā dans un passé fabuleusement éloigné et qui avait renoncé au monde le jour où il avait découvert ses premiers cheveux blancs. S'étant retiré dans ce bois de manguiers, lequel portait son nom depuis lors, Mahādeva avait assidûment pratiqué les quatre méditations appelées *brahma-vihāra*, qui servent à développer la bonté (*maitrī*), la compassion (*karuṇā*), la joie de sympathie (*muditā*) et l'indifférence (*upekṣā*) envers les louanges et les blâmes injustifiés. Ces exercices ascétiques avaient pleinement réussi puisque le roi était rené, après sa mort, parmi les dieux du monde de Brahma. Ses quatre-vingt-quatre mille descendants, qui lui avaient tous succédé sur le trône de Mithilā, avaient agi de même en suivant ses sages conseils, et le dernier d'entre eux, le roi Nimi, avait obtenu, durant sa vie terrestre, le privilège de visiter le paradis des dieux Trayastriṃśas, où l'avait invité le souverain de ceux-ci, Śakra Devanāindra. Cette légende est aussi racontée par le *Makhādeva-jātaka*¹² et par le *Nimi-jātaka*¹³.

9. MALALASEKERA, *op. cit.*, vol. II, p. 635; LAW, *op. cit.*, p. 236.

10. MALALASEKERA, *op. cit.*, vol. II, p. 923.

11. *Majjhima-nikāya*, P.T.S. vol. II, p. 74; *Madhyama-āgama*, T.I. n. 26, p. 511c; *Ekottara-āgama*, T.I. n. 125, p. 806c.

12. *Jātaka* n. 9, P.T.S. vol. I, p. 137.

13. *Jātaka* n. 541, P.T.S. vol. VI, p. 95.

C'est un récit bien différent que contient le *Brahmāyu-sutta*¹⁴. Dans celui-ci en effet, un brahmane de Mithilā, nommé Brahmāyu, très vieux et très savant, apprend qu'un homme extraordinaire voyage dans le pays des Videha, un homme qui, d'après la rumeur publique, serait un bouddha. Méfiant, Brahmāyu, envoie son disciple Uttara s'assurer de ce que le corps de cet homme porte bien les trente-deux signes du Grand Homme (*mahā-puruṣa-lakṣaṇa*). Uttara se rend aussitôt à l'endroit où a fait halte le mystérieux voyageur, lequel n'est autre que le Bienheureux, et là, mêlé à la foule venue accueillir et écouter celui-ci, il constate que le corps de cet homme est effectivement orné des trente-deux signes. Pour plus de prudence, Uttara suit le Bouddha pendant sept mois dans ses déplacements en observant son comportement avec attention, puis il revient auprès de son maître l'informer des résultats positifs de sa longue et minutieuse enquête. Brahmāyu est alors convaincu de ce que la réputation de l'extraordinaire ascète errant n'est nullement usurpée et, tout joyeux, il chante les louanges de celui-ci. Peu après, le Bienheureux arrive à Mithilā et s'arrête dans le bois de manguiers de Mahādeva. Aussitôt, le vieux brahmane Brahmāyu vient lui rendre visite et il l'interroge pour dissiper ses derniers doutes. Dès qu'il a enfin acquis la certitude de se trouver en présence du Bouddha, il se prosterne aux pieds de celui-ci et l'invite à venir déjeuner chez lui pendant une semaine avec les moines qui l'accompagnent. Lorsque, un peu plus tard, Brahmāyu meurt, le Bienheureux annonce à ses disciples que le sage brahmane est devenu un saint *anāgāmin*, qui ne renaîtra plus jamais parmi les hommes et qui atteindra prochainement la béatitude éternelle du *parinirvāṇa*.

Ces deux récits sont évidemment légendaires: l'un sert d'introduction à un *Jātaka* et l'autre a pour but évident de glorifier le Bouddha en confirmant la présence des trente-deux signes du Grand Homme sur son corps. Les différentes versions, pâlies et chinoises, de ces deux *sūtra* concordant entre elles sur tous les éléments importants, on est en droit de supposer que les versions primitives dont elles proviennent sont antérieures au règne d'Asoka, peut-être même au début du III^e siècle avant notre ère. Cela montre qu'à cette époque Mithilā avait assez attiré l'attention des bouddhistes pour que certains d'entre eux aient jugé bon d'y localiser ces deux récits. Sans doute cette ville recevait-elle alors parfois la visite de moines qui séjournaient plus ou moins longtemps dans le bois de manguiers de Mahādeva, lequel était probablement, comme le suggère son nom, l'un de ces bois sacrés (*caitya*) nombreux dans l'Inde antique.

Mithilā est encore mentionnée ailleurs dans les textes canoniques, bien plus souvent donc qu'Ayodhyā, mais c'est toujours dans le récit d'une légende. On ne compte en effet pas moins de quinze *Jātaka* en

14 *Majjhima-nikāya*, P.T.S. vo. II, p. 133; *Madhyama-āgama*, T.I. n. 26, p. 685a; n. 76, p. 883b.

pāli dont l'un des personnages principaux est roi des Videha, régnant à Mithilā, et dont, par conséquent, tout ou partie de l'action se passe dans cette ville¹⁵. Cette dernière est même celle qui se trouve le plus fréquemment nommée et utilisée de cette manière parmi toutes les cités indiennes, à la seule exception de Bénarès où est localisé l'action de plus de quatre-vingt-dix pour cent des *Jātaka* en version pâlie. Mithilā devance nettement ici toutes les grandes villes où le Bouddha et ses principaux disciples séjournèrent si souvent, comme Śrāvastī, Rājagṛha, Vaiśālī, Kauśāmbī.

La proportion semble à peu près la même dans le *Mahāvastu*. Si aucun des *Jātaka* pālis dont le récit est situé à Mithilā n'est conté dans cet ouvrage, ce qui rend la comparaison assez difficile, le *Mahāvastu* place dans cette ville quatre légendes du même type. Deux d'entre elles, celles de Vijitāvin et des princes Candra et Sūrya, sont ignorées de la tradition theravādin¹⁶, et les deux autres, celles d'Amarā et d'Arindama, sont localisées ailleurs dans leurs versions pâlies¹⁷. Le *Mahāvastu* s'accorde encore sur deux points avec la tradition theravādin: il situe à Mithilā l'un des quatre Grands Trésors enfouis dans la terre et gardés par des Nāga¹⁸, et, dans la description de l'empire indien gouverné par le mythique roi Reṇu, il fait de la capitale des Videha celle de l'une des sept vastes provinces qui le composent¹⁹.

On ne retrouve pas le même accord dans les versions chinoises des *Jātaka* et des autres légendes analysés par Edouard Chavannes dans ses *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripiṭaka chinois*. Mithilā n'y est nommée que deux fois, à propos des *Jātaka* de Mahādeva et de Nimi²⁰, et le pays des Videha sept fois²¹, dont deux au moins pour des détails fort secondaires du récit. Deux seulement des quinze *Jātaka* pālis dont l'action se déroule à Mithilā, à savoir ceux des rois Makhādeva et Nimi, ont leurs parallèles dans ces cinq cents contes bouddhiques conservés en traduction chinoise²². Parmi ceux de ces derniers dont le récit est localisé chez les Videha, deux autres seulement ont des parallèles en pâli, à savoir le *Mātuposaka-jātaka*²³ et le *Chaddanta-jātaka*²⁴, mais les versions theravādin de ceux-ci sont situées ailleurs.

15. *Jātaka* n. 9, 52, 110, 111, 112, 160, 192, 264, 406, 489, 494, 539, 541, 544 et 546.

16. *Mahāvastu*, édition E. Senart, Paris, 1882-1897, vol. III, p. 41; vol. III, p. 172.

17. *Mahāvastu*, vol. II, p. 83; vol. III, p. 449; *Mahāummagga-jātaka*, *Jātaka* n. 546, P.T.S. vol. VI, pp. 364-372; *Soṇaka-jātaka*, *Jātaka* n. 529, P.T.S. vol. V, pp. 247-261.

18. *Mahāvastu*, vol. III, p. 383.

19. *Mahāvastu*, vol. III, p. 209; *Mahāgovinda-sutta*, *Dīgha-nikāya*, P.T.S. vol. II, p. 235.

20. CHAVANNES, *op. cit.*, vol. I, p. 321 (Wou-yi = Mithilā); vol. I, p. 182 (Mo-t'ien-jo = Mithilā); vol. IV, pp. 136 et 116.

21. CHAVANNES, *op. cit.*, vol. III, pp. 13, 14, 29, 91 et 98; vol. IV, pp. 101 et 215.

22. CHAVANNES, *op. cit.*, vol. I, p. 321 et vol. IV, p. 136.

23. CHAVANNES, *op. cit.*, vol. III, p. 13 et vol. IV, p. 205; *Mātuposaka-jātaka*, *Jātaka* n. 455, P.T.S. vol. IV, p. 90. L'action de la version pâlie est située dans l'Himālāya et à Bénarès.

24. CHAVANNES, *op. cit.*, vol. IV, p. 101; *Chaddanta-jātaka*, *Jātaka* n. 514, P.T.S. vol. V, p. 36. L'action de la version pâlie est située dans l'Himālāya et à Bénarès.

Cependant, le roi Janaka, dont le *Rāmāyaṇa* fait le beau-père de Rāma, est inconnu à la fois du *Mahāvastu* et des contes bouddhiques en version chinoise. Si les Theravādin l'ont choisi, eux, comme héros de deux de leurs *Jātaka*²⁵, qui portent du reste son nom, il n'y est aucunement mis en relations avec Rāma ni Sītā, mais avec des personnages totalement étrangers à la célèbre épopée. De même, le *Daśaratha-jātaka*²⁶ pāli, qui raconte, non sans variantes souvent importantes et en le résumant beaucoup, l'essentiel du *Rāmāyaṇa* et qui n'a pas de parallèle dans le *Mahāvastu*, ignore le roi Janaka. Il fait de Sītā la fille de Daśaratha et par conséquent la sœur de Rāma et de Lakṣmaṇa, tous ces personnages appartenant à la famille royale des Kāśi et habitant Bénarès, mais non pas à celle des Kosala dont la capitale était Ayodhyā dans l'épopée.

De tout cela, il ressort assez clairement que le Bouddha ni aucun de ses disciples directs ne sont jamais venus à Mithilā et qu'ils n'ont sans doute même jamais traversé le pays des Videha, sauf peut-être dans sa partie la plus occidentale, celle qui était voisine du pays des Vṛji où le Bienheureux séjourna souvent. En tout cas, la tradition la plus ancienne n'avait conservé aucun souvenir de leur présence en cette région ni dans sa capitale.

Quand furent composées les versions originelles du *Makhādeva-sutta* et du *Brahmāyu-sutta*, vers le début du III^e siècle avant notre ère semble-t-il, Mithilā n'était plus depuis assez longtemps qu'une ville bien déchue de son importance passée, perdue dans une région éloignée de celles que parcouraient habituellement les moines bouddhistes de cette époque. Sa position excentrique par rapport à celles-ci est du reste confirmée par la tradition à laquelle nous avons fait allusion plus haut et qui situe à Mithilā, à Takṣaśilā, au Kaliṅga et à Bénarès, ville sainte du brahmanisme dans laquelle le bouddhisme ancien ne put pénétrer, les quatre Grands Trésors (*mahā-nidhi*) gardés par les Nāga.

Pourtant, le souvenir de l'antique grandeur de Mithilā ne s'était pas perdu, car il subsistait tout un cycle de légendes glorifiant la puissance et la vertu des anciens souverains des Videha, légendes dont plusieurs, nous l'avons vu, furent utilisées par les auteurs bouddhistes des trois derniers siècles avant notre ère pour composer des *Jātaka*.

Ainsi, la connaissance que les anciens bouddhistes ont eue de l'histoire qui a servi de thème central au *Rāmāyaṇa* est-elle assez étrange. Ils n'ont pas ignoré cette légende ni les noms de ses principaux personnages, Daśaratha, Rāma, Lakṣmaṇa, Bharata et Sītā, ni les rapports existant entre ceux-ci, à cette différence près qu'ils ont fait de Sītā la fille de Daśaratha, donc la sœur et non l'épouse de Rāma. Cependant, ils ont déplacé l'action d'Ayodhyā à Bénarès, où régnait selon eux Daśa-

25. *Mahā-janaka-jātaka*, *Jātaka* n. 539, P.T.S. vol. VI, p. 19; *Cūḷa-janaka-jātaka*, *Jātaka* n. 52, P.T.S. vol. I, p. 268.

26. *Daśaratha-jātaka*, *Jātaka* n. 461, P.T.S. vol. IV, p. 123.

ratha, et leur récit ne mentionne ni les Videha, ni leur capitale Mithilā ni leur roi Janaka. Si le silence concernant ces trois noms se comprend aisément puisque, dans leur version, Sītā est la fille de Daśaratha, la raison pour laquelle ils font résider ce dernier roi à Bénarès, capitale des Kāśi, plutôt qu'à Ayodhyā, chez les Kosala pourtant si dévots envers le Bouddha, demeure obscure. Peut-être ne faut-il pas la chercher ailleurs que dans l'attirance extrême que Bénarès exerça de toute évidence sur les auteurs des *Jātaka*, et tout particulièrement des *Jātaka* pālis, attirance d'autant plus surprenante que cette ville fut, de toutes les grandes cités de l'Inde gangétique, la seule qui demeura fermée à la prédication bouddhique.